

Compte rendu

Ouvrage recensé :

HershI NOVAK, *La première école yiddish de Montréal, 1911-1914*, traduction et présentation par Pierre ANCTIL, Québec, Septentrion, 2009, 264 p.

par Jean-Philippe Croteau

Recherches sociographiques, vol. 51, n° 3, 2010, p. 514-516.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/045456ar>

DOI: 10.7202/045456ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

et pays riches. Robert Laplante s'étend sur le besoin de clarifier la convention et ses limites au regard de la musique populaire et du *world beat*. Enfin, Carmen Rico de Sotelo, avec la collaboration de Leila Ben Rhouma, offre une réflexion sur les façons de concevoir la culture et la diversité culturelle en Uruguay. La troisième partie s'ouvre sur un essai d'Éric George qui s'interroge sur l'avenir de la notion de « contenu canadien » à l'ère de la « diversité culturelle » dans le contexte de la mondialisation. Noémie Dansereau-Lavoie déplore le fait que les « dérives » médiatiques tendent à favoriser les critères marchands plutôt que la diversité culturelle. Puis Magda Fusaro se demande s'il faut se préoccuper de la diversité des expressions culturelles et propose quelques réponses avec l'usage des technologies de l'information et de la communication (TIC). En conclusion, René-Jean Ravault fait appel à l'étude de la communication interpersonnelle ; il préconise de promouvoir l'altermondialisation et de stimuler les capacités de décryptage des produits culturels.

Les idées exprimées dans ces deux excellents ouvrages se recourent et les exemples se complètent. Ils permettent au lecteur de prendre connaissance des considérations qui entourent la convention de 2005, de ses limites et des enjeux relatifs à certains pays en particulier. Celui de Lachapelle insiste davantage sur le rôle de l'OIF dans la prise en compte de la diversité culturelle et contient le texte de la convention. Le recueil de Théorêt propose des « Repères chronologiques » qui retracent les étapes ayant mené à la rédaction du document ; les essais de cet ouvrage usent d'un ton plus critique, notamment à l'égard des États-Unis qui n'ont pas ratifié la convention. Dans les deux livres, chaque chapitre s'accompagne d'une bibliographie qui permettra au lecteur d'approfondir les questions soulevées. Ces deux recueils présentent l'intérêt de proposer des pistes pour améliorer la préservation de la diversité culturelle dans divers contextes.

Marie-Christine WEIDMANN KOOP

*Department of Foreign Languages and Literatures,
University of North Texas,
Denton, USA.
koop@unt.edu*

Hershl NOVAK, *La première école yiddish de Montréal, 1911-1914*, traduction et présentation par Pierre ANCTIL, Québec, Septentrion, 2009, 264 p.

Depuis plusieurs années, l'anthropologue Pierre Anctil mène une vaste entreprise de traduction des ouvrages écrits par les auteurs de langue et de culture yiddish à Montréal. Ces livres, rédigés par des témoins et des acteurs de l'époque pour un lectorat juif et yiddishophone et peu susceptibles d'être lus par un public francophone ou anglophone, offrent un voyage intime et spontané à travers l'histoire, la culture, la religion, les institutions et les débats sociopolitiques de la communauté juive à Montréal dans la première moitié du XX^e siècle. Dans ce récit des premières années de fondation de l'école Peretz, Anctil contribue une nouvelle fois à nous révéler une autre facette de l'identité montréalaise, trop souvent enfermée dans la trame des « Peuples fondateurs ». Il offre la perspective d'un Montréal juif

riche en manifestations et en initiatives culturelles, sociales et politiques qui constituaient une nouveauté par rapport à l'expérience humaine et collective vécue par la société d'accueil canadienne-française ou canadienne-anglaise. En effet, l'école Peretz, dès sa fondation en 1911, défendait une vision résolument laïque, progressiste, sioniste et souhaitait faire du yiddish la langue nationale des Juifs de la diaspora. Un cas d'espèce dans le paysage scolaire montréalais de l'époque délimité par les frontières confessionnelles.

Il faut saluer l'excellent travail de vulgarisation et de synthèse du contexte sociopolitique de Pierre Anctil. Une contribution absolument nécessaire pour que l'ouvrage, traduit en français et destiné avant tout aux lecteurs francophones, leur soit intelligible et compréhensible. Pour guider les néophytes à travers les dédales de la culture juive et yiddish montréalaise, Anctil a choisi de commenter en bas de page les passages des textes de Novak qui se réfèrent à l'histoire du mouvement ouvrier ou du judaïsme européen et il a ajouté un nombre important de notes bibliographiques. Il a conservé aussi intactes entre parenthèses les expressions hébraïques et yiddish les plus importantes, ce qui dénote un souci fort louable de préserver le contenu des textes dans leur intégrité et leur originalité. Enfin, Anctil a glissé un glossaire à la fin du livre, très utile pour les non-initiés à l'histoire de la communauté juive de Montréal ou d'ailleurs.

La partie sur l'école Peretz est plutôt courte, à peine une trentaine de pages, ce qui peut laisser le lecteur sur sa faim. Néanmoins, dans ce texte écrit en 1938, Novak recrée l'atmosphère de l'époque, les efforts et les sacrifices des militants travailleurs et sionistes pour fonder une école nationale-radical, les difficultés financières et matérielles de l'institution et, surtout, le débat entourant la prédominance à accorder à la langue d'enseignement, le yiddish ou le yiddish et l'hébreu. Ce texte est enrichi de photographies d'époque où figurent les membres fondateurs et les bâtiments de l'école Peretz.

La troisième partie porte sur les mémoires posthumes de Hershl Novak, publiés à New York, en 1957, où celui-ci raconte dans un récit rempli de candeur et fort attachant son expérience d'immigrant. Il reproduit sous les yeux du lecteur le Montréal juif d'antan vécu au quotidien, mais aussi son expérience qui peut prendre valeur d'exemple en renseignant sur la trajectoire d'un immigrant juif d'obédience socialiste et sioniste au sein de la société montréalaise. Ses mémoires comportent des passages fort intéressants, notamment son opinion sur les relations entre les Juifs et les francophones, révélateurs des préjugés, favorables et défavorables, que les immigrants juifs pouvaient ressentir vis-à-vis de la société canadienne-française qu'ils côtoyaient en parallèle sans vraiment la connaître. Néanmoins, cette troisième partie, malgré son intérêt évident, apporte un peu de confusion, alors que l'objet du livre est censé traiter des premières années de fondation de l'école Peretz. D'autant plus que les mémoires constituent plus de la moitié de l'ouvrage (155 pages sur 264), ce qui est trompeur par rapport au sujet que prétend aborder le livre.

Cette publication de Pierre Anctil comporte des qualités indéniables. Elle révèle, notamment par le témoignage d'un acteur privilégié de l'époque, les conditions sociales et idéologiques qui ont présidé à la fondation d'une école nationale-radical. Il reste que sa principale contribution, il faut la voir – du moins l'espère-t-on

– comme une première pierre ajoutée à un édifice en construction visant à faire l’histoire de ces écoles juives qui jetterait un tout autre regard sur l’histoire socio-culturelle montréalaise souvent présentée à travers les sources de langue anglaise et française, et qui peut constituer un biais interprétatif. À cet égard, une étude, fondée sur des sources yiddish, offrirait une tout autre perspective. Elle contribuerait, entre autres, à donner une voix, trop longtemps oubliée, à ces militants juifs qui, par leurs efforts et leurs sacrifices, ont jeté les bases d’un réseau d’écoles nationales-radicales, à la fois porteur d’un idéal sioniste et socialiste.

Jean-Philippe CROTEAU

*Département d’histoire,
Université de Hearst.
jean-philippe_croteau@uhearst.ca*

Ignace OLAZABAL (dir.), *Que sont les baby-boomers devenus ? Aspects sociaux d’une génération vieillissante*, Québec, Éditions Nota Bene, 2009, 295 p. (Santé et société.)

La vie et les valeurs des baby-boomers ont fait couler beaucoup d’encre. Les portraits qui ont été brossés à différents moments de leur parcours de vie n’ont pas toujours été flatteurs, ayant même été assez incisifs, voire accusateurs. Les termes péjoratifs ne manquent d’ailleurs pas pour qualifier cette génération, née au cours des vingt années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale : génération gâtée, génération égoïste, génération parasite, etc. En fait, que ce soit dans les discours médiatiques ou dans certains discours scientifiques, cette génération dérange, fait peur, coûte cher... au point où certains observateurs en viennent à espérer qu’elle finisse par crever. Le récent ouvrage dirigé par Ignace Olazabal tranche heureusement avec cette littérature générationnelle et généralisante entourant les baby-boomers. Issu d’un colloque organisé en 2007 dans le cadre du Congrès de l’Acfas, cet ouvrage regroupe les contributions d’une quinzaine d’auteurs issus des sciences sociales et de la santé. Il a pour objectif de discuter de différents aspects sociaux de la vie des baby-boomers vieillissants, notamment de leurs conditions de vie, des représentations qu’ils ont d’eux-mêmes et de leur corps ainsi que de leurs relations intergénérationnelles.

L’ouvrage comporte trois parties. Il explore le devenir socioculturel des baby-boomers et rappelle que cette génération ne constitue pas un groupe homogène, d’importantes différences s’observant entre les premiers et les derniers nés du baby-boom et entre les différents groupes qui composent cette génération. Cette partie regroupe les contributions de Jacques Hamel, qui expose la conception que les sociologues ont développée au sujet des baby-boomers, celle de Solange Lefebvre, qui clarifie les éléments essentiels du rapport entre jeunesse et innovation ainsi que celle d’Ignace Olazabal, Laure Blein, Nancy Guberman et Jean-Pierre Lavoie, qui examinent la question de l’identité chez les baby-boomers. Particulièrement intéressante, cette dernière contribution met en lumière l’important fossé qui existe entre l’identité assignée et l’identité que s’attribuent les membres de cette génération,